Irlande, terre de violence ? La Grande Rébellion de 1641 au miroir des pamphlets anglais

Philippe Loupès

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/10930>

DOI : 10.4000/essais.10930

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2012

Pagination : 64-81

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Philippe Loupès, « Irlande, terre de violence ? La Grande Rébellion de 1641 au miroir des pamphlets anglais », *Essais* [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 31 janvier 2022, consulté le 02 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/essais/10930> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.10930>

Philippe Loupès, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3,
EA 2958 CEMMC, philippe.loupes@gmail.com

Résumé

L'ampleur et même la réalité des massacres perpétrés sur les protestants anglais au cours de la grande Rébellion de 1641 sont depuis des siècles un sujet polémique au cœur de l'histoire d'Irlande. Au-delà de ce débat, la présente étude analyse les *pamphlets*, littérature de propagande destinée à susciter l'indignation des Anglais face à une nation catholique jugée bestiale et sauvage.

Mots-clés

Irlande, violence, cruauté, supplices, *pamphlets*

Abstract

The extent and even the actual facts of the massacre of English Protestants during the Irish Rebellion of 1641 has, for centuries, been a controversial subject in Irish history. This study takes the debate a step further, by analysing the pamphlets, the propaganda that intended to be used to arouse English anger against a Catholic nation that was seen to be bestial and savage.

Keywords

Ireland, violence, cruelty, torture, pamphlets

Irlande, terre de violence ?

La Grande Rébellion de 1641 au miroir des pamphlets anglais*

Il est des lieux qui semblent des théâtres naturels de la violence, comme la Palestine, il est des peuples auxquels la violence semble coller au corps comme une tunique de Nessus, tels les peuples des Balkans ou du Caucase.

Dans l'inconscient collectif européen, l'Irlande pourrait presque relever de cette catégorie. Des mots, des chiffres, des clichés confus créent un amalgame explosif : IRA, quarante ans de « troubles », 3 700 victimes, *the Bloody Sunday*, Omagh, les célèbres *Murals* de Belfast et de Londonderry...

L'image de l'Irlande dans le cinéma n'est guère plus apaisante et rassurante. Les paysages bucoliques du *Taxi mauve*, d'après Michel Déon (1973), véritable film publicitaire pour le tourisme en Connemara, s'estompent devant l'expressionnisme outrancier du *Mouchard* de John Ford (1935) ou le réalisme brutal du *Vent se lève* de Ken Loach (2006). Déjà dans le mythique *Homme tranquille* de John Ford (1952), l'ancien boxeur incarné par John Wayne, qui a fait vœu de renoncer à la violence des rings américains en revenant dans son Irlande natale, se laisse entraîner dans une bagarre homérique.

Last but not least, les *Magdelene Sisters* de Peter Mullan reçoivent la Palme d'or à la Mostra de Venise en 2002. Le film est aussitôt condamné par *l'Osservatore romano* comme un brûlot anticlérical, mais, en mai 2009, une longue enquête judiciaire révèle l'ampleur nationale de violentes pratiques sadomasochistes à l'encontre de jeunes pensionnaires dans plusieurs établissements religieux et l'Église d'Irlande fait amende honorable...

En conséquence, mettrons-nous en avant une sorte de génie du sol, porteur de déterminisme ? Sûrement pas. Ou bien des gènes celtes de la violence ? Encore moins, chez ce peuple chaleureux et accueillant. Simplement les conséquences d'une histoire tumultueuse voire chaotique. Les troubles violents qui ont marqué la grande Rébellion de 1641 en sont une des manifestations les plus fortes, quoique quasi méconnue hors d'Irlande.

* Cet article est la reprise remaniée et mise à jour d'une communication faite au colloque de Marseille d'octobre 1988. Titre de l'article : « Le jardin irlandais des supplices : la Grande Rébellion de 1641 vue à travers les pamphlets anglais », publié dans *Culture et pratiques politiques en France et en Irlande, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, CRH, 1990, p. 40-61.

Le samedi 23 octobre 1641, éclate en Irlande le soulèvement qu'on a coutume d'appeler la Grande Rébellion¹. Les grands feux de ralliement symbolisent le soulèvement de toute une province : l'Ulster ; mais dès le début de l'année 1642, la révolte s'étend à toute l'île. « On ne saurait mettre en doute – écrit J.-C. Beckett – que de graves brutalités furent commises ; de nombreux colons anglais furent massacrés dans l'ardeur première du soulèvement ; d'autres, après avoir été gardés un certain temps, furent délibérément assassinés, parfois en groupes. Des milliers d'autres, chassés de chez eux, dépouillés de leurs biens, presque mis à nus, furent abandonnés tels quels, à la recherche d'une place de refuge, ou périrent dans cette tentative »².

Dès le 20 décembre 1641, Charles I^{er} nomme des commissaires pour recueillir le témoignage des réfugiés anglais à Dublin afin de rassembler des informations. Une seconde commission en date du 18 janvier 1642 se voit chargée d'enquêter sur les Anglais qui ont été massacrés ou qui ont péri de faim. Ces déclarations, plus celles qui seront réalisées dans les années 1650, dans un tout autre état d'esprit, à une époque où la conjoncture s'est retournée au détriment des Irlandais, sont conservées à Trinity College et constituent l'ensemble de documents le plus controversé de l'histoire irlandaise³.

Controversés, ces documents l'ont été dès le milieu du XVIII^e siècle par des écrivains patriotes. Au XIX^e siècle, la polémique bat son plein avec une école « massacrisme », essentiellement anglaise et protestante, et une école « anti-massacrisme » constituée de patriotes irlandais⁴. Pour ces derniers, les massacres ont été amplifiés, voire inventés de toutes pièces, pour justifier moralement la politique menée par l'Angleterre en Irlande et le règne de l'*English Ascendancy*.

Seule la sauvegarde d'éventuels massacres est susceptible de justifier la brutalité de la reconquête cromwellienne. En revanche, pour l'école adverse, les massacres sont une « évidence », c'est le mot du grand historien W.E. Lecky, attestée par le ton spontané de nombre de déclarations. Mary

1. Sur les causes profondes et immédiates de la Grande Rébellion, voir Philippe Loupès, « Réforme et société : le cas irlandais (1536-1641) », in *La dynamique sociale de l'Europe du Nord-Ouest (XVI^e-XVII^e siècles)*, *Bulletin des historiens modernistes, Actes du colloque de 1987*, n° 12, p. 7-28 ; voir récemment, E. Darcy, A. Margey, E. Murphy, (dir.), *The 1641 Depositions and the Irish Rebellion*, London, Pickering and Chatto Publishers, 2012 .

2. J.C. Beckett, *The making of Modern Ireland, 1603-1923*, London, Faber, 1966, p. 3.

3. Il s'agit de 31 volumes reliés au XVIII^e siècle, de 154 à 457 folios chacun, avec au total plus de 19 000 pages. Quelques volumes correspondent à un comté ; d'autres en couvrent plusieurs. Ces dépositions furent offertes à Trinity College par l'évêque de Clogher, John Sterne, en 1741, année hautement symbolique correspondant à l'anniversaire du *Bloody Massacre*.

4. Voir l'excellente étude de Walter D. Love, *Civil War in Ireland : Appearances in three centuries of historical writing*, *Emory University Quarterly*, XXII (1966), p. 57-72.

Hickson remarque avec un humour très morbide que vouloir écrire l'histoire de l'Irlande sans les dépositions, c'est comme vouloir jouer Hamlet sans le Prince. Pour J.A. Froude, cette Grande Rébellion est bien digne de la place qu'elle occupe dans l'histoire universelle à côté des Vêpres Siciliennes et de la Saint-Barthélemy⁵.

Au ^{xx}^e siècle, le tiers parti du juste milieu, qui avait peine à se faire entendre au siècle antérieur, souhaite une étude sérieuse, méthodique et régionale de ces dépositions, qui en réalité n'ont jamais été étudiées de manière exhaustive. Pour le professeur M. A. Clarke, fin connaisseur de ces documents, tout le monde est lassé de ces polémiques et le bon sens incite à la raisonnable reconnaissance d'incontestables violences, partielles et localisées.

Le *Candid* continental que je suis ne tente pas de réveiller les passions sur l'historicité des dépositions, mais simplement d'analyser la littérature politique contemporaine qui en est le prolongement, les pamphlets et tracts qui ont fait connaître à l'opinion publique anglaise que l'Irlande en 1641-1642 « *has been the bloody stage, wheron the horrid and never like heard of tragedies has been really to the life* »⁶.

Les pamphlets n'ont guère attiré l'attention des historiens, à l'exception de Walter D. Love⁷. Leur aspect souvent schématique et outrancier, leur caractère de document de seconde main par rapport aux déclarations, les trop longues polémiques autour des dites déclarations expliquent sans doute cet ostracisme ; Ce sont là pourtant des sources documentaires de qualité, sources essentielles à la fois pour l'histoire politique et l'histoire des mœurs. Cette abondante production est conservée dans les grandes bibliothèques, tant irlandaises qu'anglaises. La centaine de pamphlets que j'ai pu consulter se trouve à Dublin, surtout à la National Library, à l'Old Library de Trinity College et à la bibliothèque du Château. En Angleterre, la littérature pamphlétaire des années 1640 est conservée à la British Library et surtout à la Cambridge Library avec la célèbre collection Bradshaw⁸.

5. Préface de J.A.Froude au livre de Mary Agnès Hickson (1826-1899), protestante irlandaise originaire du Kerry, *Ireland in the XVIIth century or the Irish Massacres of 1641-1642, their causes and results*, London, Longmans, 1884, 2 vol., 399-408 p.

6. *The truest intelligence from the province of Munster in the Kingdome of Ireland, extracted out of severall letters, from M. Tristan Whitcombe*, London, John Hammond, 1642.

7. Voir aussi D. O'Hara, *English Newsbooks and Irish Rebellion, 1641-1649*, Dublin, Four Courts Press, 2006.

8. À la British Library, voir le catalogue spécial de la collection Thomason, constituée par ce libraire londonien dans les années 1640-1660. En 1870, le bibliothécaire Henry Bradshaw offrit à la bibliothèque de Cambridge sa collection personnelle de livres et documents irlandais, d'environ 5000 pièces. Pour l'ensemble des pamphlets, se référer au célèbre Wing catalogue.

Qu'est-ce qu'un pamphlet, dans la production britannique de l'imprimerie au XVII^e siècle ? Le dictionnaire de Cotgrave, qui et le premier dictionnaire franco-anglais, en donne au début du XVII^e siècle la traduction suivante : c'est un « livret », un « traicté »⁹. Le terme de pamphlet n'a donc pas nécessairement en anglais la connotation quelque peu dépréciative qu'il a parfois en français. C'est une brochure brève, incisive, une œuvre d'actualité et de passion, mais pas nécessairement une satire. Pour la commodité de l'exposé, le même mot sera conservé dans les deux langues.

Avant toute chose, le pamphlet est caractérisé par sa brièveté. Le but est d'informer sommairement, de frapper le lecteur, non de le lasser par des développements inutiles. Les trois-quarts de pamphlets ont entre quatre et huit pages. Ce sont surtout des brefs *in quarto* et des *in octavo*. Quelques-uns cependant se haussent à pagination de substantiels petits livres comme le *Mercurius Hibernicus or a discourse of the late insurrection in Ireland* (Bristol, 1644, 28 p.) ou la célèbre et très officielle *Remonstrance of divers remarkeable passages concerning the Church and the Kingdom of Ireland* d'Henry Jones en 82 pages¹⁰.

La quasi-totalité de ces pamphlets et tracts a été imprimée à Londres même. Malheureusement ces pamphlets ne nous apprennent pas grand-chose sur l'impression londonienne, dominée par la *Stationary's company*¹¹. Pour nombre d'ouvrages, l'éditeur n'est pas mentionné, ou bien il s'abrite derrière des initiales énigmatiques. La véritable spécialisation ne concerne que quelques rares éditeurs comme John Greensmith ou John Thomas. Par ailleurs, quelques éditeurs importants se font remarquer à nos yeux par leur manque d'intérêt pour la « littérature » pamphlétaire.

Peu informés sur les éditeurs, nous ne le sommes guère mieux sur les auteurs. Dans les trois quarts des cas, ils sont inconnus et demeurent simplement à l'état de silhouette, n'étant alors définis que par leur condition, leur office : gentleman, clerc, négociant... Cependant, quelques auteurs sortent partiellement de l'anonymat comme M. Witcome, négociant de Kinsale. À défaut de connaître l'auteur de la lettre reproduite dans le tract, nous entrevoyons le destinataire :

9. Randle Cograve, *A Dictionnaire of the French and English Tongues*, London, Adam Islip, 1611, première édition ; sur ce type de publication voir J. Raymond, *The invention of the newspaper. English newsbooks, 1641-1649*, Oxford, Oxford University Press, 1996 et Id., *Pamphlets and Pamphleteering in Early Modern Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

10. H. Jones fut un de premiers commissaires envoyés. En mars 1642, il rédigea un rapport, et les autorités de Dublin le chargèrent d'aller le présenter au parlement anglais.

11. Voir le *Dictionary of printers and booksellers in England, Scotland and Ireland... 1641-667*, par H. PLOMER, London, Blades, 1907, 199 p. ; C. Blabden, *The stationer's company, a history, 1403-1959*, Allen and Unwin, 1960, 322 p.

c'est le londonien Francis Clay qui réside à Lambert Street¹², c'est mister Fenton Parsons of Lincoln Inn. Exceptionnellement, nous n'ignorons rien ni de l'auteur ni du destinataire, comme pour cette missive écrite par sir William Parsons, Lord Justice d'Irlande à sir Robert Pyr, chevalier, député aux communes, ou pour cette lettre en date du 18 avril 1642, annonçant les succès de sir Christopher Loftus à Waterford, missive envoyée de Dublin par le négociant Andrew Williams à Adam Atkins, citoyen de Londres¹³.

Enfin, quelques rares auteurs, véritables professionnels de l'intoxication sont bien connus des historiens ; tel est le cas de Henry Jones, docteur en théologie qui se présente lui-même comme « un agent des ministres de l'Evangile dans ce royaume » et qui fut un des premiers commissaires chargés de recueillir les premières dépositions. Citons également Thomas Waring, clerc de la commission tardivement mise en place à la fin de la guerre civile. En fait, les commanditaires des œuvres sont plus intéressants à nos yeux que les auteurs : c'est parfois Charles I^{er} lui-même, plus souvent le parlement, également Cromwell. La chambre des communes patronne plus spécialement l'édition de deux catégories de pamphlets : d'une part ceux qui décrivent complaisamment les massacres, d'autre part ceux qui annoncent les succès militaires anglais¹⁴.

Pour comprendre pleinement le phénomène pamphlétaire en rapport avec la Grande Rébellion, une étude serrée de la chronologie des publications est indispensable. Les premiers pamphlets paraissent quelques jours à peine après l'événement dont ils font état. *The last news from Ireland...* diffusent une lettre écrite à Dublin en date du 27 octobre, soit quatre jours après le soulèvement, lettre qui fut lue au parlement de Londres le 5 novembre. Un quart des pamphlets étudiés ont été imprimés en 1641, c'est-à-dire pour être plus précis durant les seuls mois de novembre et décembre ; tandis que la moitié est datée de 1642. Il y a donc, dans les quelques premiers mois qui ont suivi la Grande Rébellion, une volonté d'informer largement et rapidement l'opinion publique. Cet effort ne disparaît pas complètement dans les années qui suivent, durant la guerre civile, le Commonwealth et même la Restauration, mais il change alors de nature. Il s'agit moins à cette époque-là d'informer une opinion qui ne peut ignorer des événements aussi « monstrueux », mais plutôt de maintenir l'affreux souvenir, de commémorer l'horrible. Les publications tardives des pamphlets et des tracts sont semblables à la réédition de la très contestable

12. *Good and true newes from Ireland in a letter sent to M. Francis Clay in Lambert Street received in January, 24, 1641*, London, H. Blundun, 1642.

13. *Victorious News from Wateford...* John Wels, 1642, 8 p.

14. Par exemple, *A new declaration of the last affairs in Ireland showing the great overthrow given to the Irish Rebels, red in the House of Commons and ordered to be printed, 2 may 1642*, London, printed by A.N. for John Franck, 1642, 14 p. C'est le récit fantastique du duc d'Ormond, parti de Dublin avec 3000 fantassins et 500 chevaux, pour brûler des villages rebelles.

Histoire de la Rébellion irlandaise de John Temple¹⁵ : elles correspondent à des dates clés dans l'histoire des relations anglo-irlandaises.

En 1641-1642, et pratiquement jusqu'à la fin de la guerre civile, les pamphlets ont pour mission d'informer de l'ampleur et de la sauvagerie des massacres, qui sont immanquablement liés à une rébellion complotée par les irlandais et les puissances catholiques.

« *The rebellion and massacre... This phrase has unfortunately become as a cuckoo song* », note avec justesse Thomas Fitz Patrick. Vexés et consternés d'avoir été surpris et défait par des ennemis qu'ils méprisent, les Anglais ne peuvent qu'imaginer une machination diabolique. En 1650, avec déjà quelques années de recul, Th. Waring prétend transcender l'événement en comprenant et en comparant. Les comparaisons qui aussitôt s'imposent à lui, ce sont les émotions parisiennes du xvi^e siècle et la rébellion contemporaine de Sicile (révolte de Palerme en 1647, de Naples avec Masianello également la même année) qu'il juge inférieure en violence à ce qui s'est passé en Irlande. Pour expliquer cette différence, il dégage trois caractères fondamentaux de la Grande Rébellion : elle fut diabolique dans son inspiration, soudaine dans sa réalisation, sanguinaire dans son exécution. Elle est le fruit du « *most bloody and antichristian combination and plot, hatched by well-nigh the whole Romish sect* ». Elle est « *the abomination of that whore of Babylon* »¹⁶.

La rébellion a été méthodiquement préparée à l'étranger avec l'envoi à partir de l'Espagne, de l'Italie, de la France, des Flandres de « *swarms of priests and friars* » ; mais elle n'a été possible qu'avec la complicité des Old English, « *the degenerated pale English* », ces lointains anglais oublieux de leurs origines qui se sont montrés aussi cruels que les Irlandais d'origine¹⁷.

15. Fils aîné d'un prevost de Trinity College de Dublin, sir John Temple (1600-1677), *master of the rolls* en Irlande, joua un rôle essentiel dans l'approvisionnement de Dublin, lorsqu'éclata la Grande Rébellion. Député du comté de Meath, au parlement de Dublin, il penche plutôt du côté parlementaire durant la guerre civile. Fin août 1643, il est suspendu de son office par le *Lord justice* Borlase, agissant sur les instructions de Charles I^{er}. En 1646, il est député à la Chambre des Communes de Londres. La même année, il publie son *Irish Rebellion or a history of the beginning and first progresse of the general rebellion... together with the barbarious massacres which ensued thereupon*. L'ouvrage fit sensation, car il était de la plume d'un témoin, à qui sa position permettait de parler avec autorité. Il joua un rôle essentiel en Angleterre pour soulever l'indignation contre les Irlandais. Malgré son titre, c'est plus un pamphlet partisan qu'une véritable histoire. L'ouvrage a été réédité maintes fois : en 1674, 1679, 1698, 1713, 1716, 1724, 1726, 1766 et 1812.

16. Thomas Waring, *A brief narration of the plotting, beginning, and carrying on that execrable rebellion and butchery in Ireland, with the unheard of Devilish cruelties and massacres by the Irish rebels exercised upon the Protestants and English there*, London, B. Alslop and T. Dunster, 1650.

17. En 1642, les Old English du Pale, conduits par lord Gormanston, s'allient aux rebelles de l'Ulster, lors du siège de Drogheda ; Voir D.A. Clarke, *The Old English in Ireland, 1625-1642*, London, 1966.

Par le récit détaillé des atrocités irlandaises, il faut susciter un vaste mouvement de solidarité en faveur des pitoyables protestants anglais qui ont difficilement échappé au massacre en se réfugiant à Dublin. Il faut financer la reconquête générale de l'île ; le parlement anglais n'a-t-il pas d'ailleurs par *l'Adventurer's Act* de février 1642 concédé par avance des terres irlandaises aux spéculateurs qui fourniraient le nerf de la guerre ?

Il convient de briser ce qu'un pamphlet de 1642 appelle la maléfique toile d'araignée que l'Église de Rome a tissée sur l'Irlande. Il y va du salut même de l'Angleterre comme le notent avec insistance en 1641-1642 des auteurs de tracts qui se haussent au niveau de la grande géopolitique. L'Irlande est « *the back doore into England* », déclare en novembre 1641 un prédicateur londonien dans un prêche qui est aussitôt publié sous la forme de tract, et l'Angleterre ne sera pas en sécurité tant qu'elle n'aura pas rétabli sa domination sur l'île voisine. Pour le succès de cette entreprise, tout est bon ; de la description géographique qui doit aider les militaires à mieux connaître la verte Erin, au parfait guide pour repérer les espions irlandais sur le sol anglais. Ces derniers dûment pourvus de faux papiers et de fausses lettres, voyagent en compagnie de femmes qu'ils disent leurs épouses. Vivant à grands frais dans les hôtelleries, ils se font passer pour des membres de la gentry dépossédés par la Grande Rébellion et ont en général une lettre de recommandation d'un haut responsable d'Irlande. Lorsque ces voleurs sont pris, ils nient leur qualité d'Irlandais et tendent à se faire passer pour Écossais. Il existe cependant des moyens infailibles de les confondre : le crucifix que les femmes portent sur la poitrine, leur ignorance du *Pater Noster* ou du *Credo* en langue anglaise et surtout leur incapacité à prononcer le « *th* » anglais. Cette psychose de l'espion anglais, qui nous fait sourire, relève d'une crainte générale : la peur du voisin, et les angoisses devant un éventuel débarquement irlandais, tant au Pays de Galles qu'en Angleterre.

Une fois l'Irlande soumise par Cromwell, la finalité des pamphlets évolue. Il ne s'agit plus de bander les énergies, de chanter l'hymne de la race élue de Dieu (les races anglaise et écossaise), qui place Jésus-Christ à la tête de ses troupes, mais d'entretenir le souvenir, de rappeler les horreurs de 1641. Dès 1650, Waring entend « porter témoignage contre ces sauvages » et dédie son œuvre à l'intention des enfants à naître. Sous Charles II, la crise politique de 1679 incite un pamphlétaire « *to revive in the minds of protestants the former inhumanities of this sort of people* »¹⁸, avec comme exemple un condensé des horreurs perpétrées dans le comté de Tyrone, qui fut effectivement un des plus touchés, avec le comté d'Armagh. On commémore 1641 au sein de la Glorieuse Révolution de 1689. Au XVIII^e siècle, quelques publications rafraîchissent opportunément

18. *A collection of certain horrid murthers in several counties of Ireland...*, London, 1679, 22 p.

les mémoires et chaque année, le 23 octobre, le Lord Deputy, le Privy Council et le parlement irlandais au grand complet assistent à un service religieux à Christ Church : le sermon prononcé au cours de ce service commémoratif ne manque pas de stigmatiser les violences de 1641. La pugnacité très variable du discours est alors un excellent baromètre politique. Encore en Ulster à la fin du xx^e siècle, la volonté de ne pas oublier existait, comme le montrent les travaux d'Evelynne Poumerol : la théorie du « complot universel » du pasteur Paisley n'est en fait qu'un élargissement des massacres de 1641¹⁹.

Outre le souci de commémorer se manifeste au xvii^e siècle celui d'associer les violences insulaires de 1641 dans une même abomination des Irlandais papistes. En témoignent plusieurs pamphlets publiés du Commonwealth à la Glorieuse Révolution, pamphlets qui stigmatisent « la guerre vaudoise de 1655 » avec, au premier rang, une œuvre commandée par le Lord Protecteur l'année même de l'expédition militaire²⁰. D'après l'auteur, les massacres de Vaudois sont perpétrés par la soldatesque française et piémontaise (des bannis et des droits communs) et irlandaise. La présence de plusieurs régiments irlandais démontre l'incoercible violence naturelle de la race gaélique et sa haine viscérale des protestants. Il y a une sorte de continuité irlandaise, une propension naturelle à torturer qui se manifeste en tous lieux. Trente ans plus tard, en 1686, les actions militaires conjointes de Louis XIV et du duc de Savoie dans les vallées vaudoises suscitent également la réprobation d'un pamphlétaire. Le roi très chrétien, persécuteur des Vaudois piémontais et des protestants dans son royaume, est évidemment particulièrement visé par les pamphlétaires, et un tract en date de 1680 vient opportunément rappeler aux protestants la parenté entre la Saint-Barthélémy et le 23 novembre²¹.

Par-delà la finalité commune, selon les époques, la littérature pamphlétaire présente une réelle diversité. En gros, on peut distinguer deux catégories essentielles de documents, d'une part des lettres, d'autre part les comptes rendus dressés à partir des dépositions. Les lettres, publiées sous la forme de tracts (ce sont en général des *in quarto* de 4 pages) et par leur accent fréquent de sincérité. C'est par exemple William Bladen qui annonce de Dublin la délivrance de Drogheda à son fils qui habite à Londres²² ; c'est très souvent un

19. Evelynne Poumerol, *Les Écossais de l'Ulster, 1603-1983*, thèse dact. Univ. Bordeaux 3, p. 352.

20. J.B.Stoupe (ed), *A collection of the several papers sent to his Highness the Lord Protector... concerning the bloody and barbarous massacres... in the valleys of Piedmont...*, London, H. Robinson, 1655, 44 p.

21. *A seasonable warning to protestants from the Cruelty and Treachery of the Parisian massacre, august, the 24th with the Pope's bull to encourage and justify the massacre and rebellion of Ireland...*, London, B. Alslop, 1680.

22. *A true diurnall or a continued Relation of the Irish Occurrences from the 12 of febr. To the 8 of march...* London, pr. For William Bladen, sold by Francis Coule, 1642, 8 p.

négociant dublinois qui communique avec un confrère londonien. De tout temps, le négociant a été pourvoyeur de nouvelles ; et il l'est encore plus par les temps difficiles. Malgré certaines exagérations dues à la peur, nombre de ces lettres impressionnent plus par leur ton de sincérité, que par la qualité de témoin visuel répétée à l'envie. Lorsque Tristan Whetcombe qui se définit a *gentleman of good credit* décrit à son frère en juillet 1645 de Kinsale la prise de Lismore et des châteaux des environs, les mauvais traitements infligés aux prisonniers, et qu'il fait part de ses appréhensions, nous sommes prêts à le croire²³ ; de même lorsque ce *gentleman of good worth* des environs de Kells raconte sa fuite à cheval avec femmes et enfants, fuite consécutive au pillage de ses biens par des rebelles qui ne sont autres que ses propres voisins ; il perd en deux heures 2 000 livres, 1 300 *fair English sheepe*, 200 vaches, 22 chevaux, 20 porcs, des provisions, l'argenterie, des bijoux, mais il s'estime quand même heureux d'avoir conservé les siens en vie²⁴. Ce sont des lettres en provenance de l'Irlande profonde, souvent émouvantes dans leur sobriété.

Il en va quelque peu différemment de plusieurs missives dublinoises, qui de prime abord peuvent tromper par leur aspect « journal », avec le récit au quotidien des événements, mais où les « on-dit... » constituent en fait l'essentiel de l'information. En général, les lettres sont publiées isolément, mais les opérations publicitaires ne reculent pas à l'occasion devant des associations hétéroclites.

La deuxième catégorie de pamphlets est constituée par toutes les compilations faites à partir des déclarations. Ces pamphlets, beaucoup plus volumineux, s'intitulent généralement *abstract*, *account*, *collection*, *relation*, *remonstrance*...

Leurs auteurs sont souvent bien connus : ce sont des commissaires comme Henry Jones ou des gentilshommes comme Thomas Morley²⁵.

Que ce soit sous forme de lettres ou de compilations, les pamphlets se font remarquer par des titres accrocheurs, avec une surenchère dans tous les domaines. Les massacres sont toujours « *barbarous*, *bloody*, *cruel*, *horrid*,

23. Tristan Wetcombe, *A sad relation of the miseries of the province of Munster...* London, G. Miller, 1645, 5 p.

24. *A copy of a letter concerning the traiterous conspiracy of the rebellious papists in Ireland*, London, 1641, 4 p.

25. Thomas Morley est un gentilhomme campagnard, originaire de Coughes dans le King's county. Privé de tous ses biens dès le début de la rébellion, il se réfugie dans un château anglais à Parsons Town et y organise une petite troupe qui finit par se débander, faute de paiement. Autorisé à rentrer en Angleterre avec son fils, il débarque à Douvres en 1644 et s'installe à Londres où il publie la même année *A Remonstrance of the barbarous cruelties and bloody murders*, London, 1644, 13 p. Ce n'est pas un témoignage personnel, mais une sélection d'atrocités, comté par comté, faite à partir des dépositions.

inhumane ». La conspiration est « *traiterous* », et les protestants anglais « *distressed* ». Les lettres rivalisent dans le domaine de l'authenticité et de la nouveauté. De « *true and credible* », elles deviennent « *the truest* ». De « *more news* » et « *last news* », elles deviennent « *the latest, the newest* ». Elles expriment également la versatilité de la situation militaire. À la fin de 1641, le lecteur ne peut attendre que des « *worse and worse newes from Ireland* », et des « *still worse news* ». Par la suite, les nouvelles sont souvent encore « *bloody* » et « *doleful* » ; mais elles deviennent bientôt « *gayful, deligtful* », et même « *admirable good* », et « *exceeding happy* ».

Venons-en à l'analyse même de ces documents. La quasi-totalité de ces pamphlets néglige le pillage opéré sur les biens des Anglais (vêtements mis à part) pour ne s'intéresser qu'aux voies de fait sur les personnes. Cet oubli du pillage des biens matériels dans les tracts est d'autant plus remarquable que ce dernier est dominant dans les dépositions, par exemple dans les comtés de Meath et Westmeath que j'ai étudiés en détail. Les rebelles, qui sont les propres voisins des spoliés se précipitent surtout sur les provisions de nourriture, sans pour autant négliger argent liquide et bétail, et ils n'hésitent pas à dépouiller les victimes de leurs vêtements, car le vêtement a toujours été en Irlande un bien précieux et il le demeure presque jusqu'à l'époque contemporaine²⁶.

Dans les pamphlets, tout l'accent est mis sur les massacres, mais les auteurs se gardent généralement, à la différence de l'historien Temple²⁷, de dresser un bilan et d'évaluer le nombre de victimes. Les rares qui s'y hasardent avancent des chiffres « ronds » par milliers et tombent souvent de toute évidence dans l'in vraisemblance. Dans un tract publié en 1643, les Communes font état de 154 000 protestants anglais et écossais massacrés entre le 23 octobre 1641 et le 1^{er} mars 1642, d'après le comptage des prêtres catholiques « *that were present-principal actors of those tragedies* »²⁸. Trente-cinq ans plus tard, ce chiffre de 150 000 victimes sera repris par un auteur, mais cette fois pour la seule Ulster²⁹. En ce qui concerne cette province la plus durement touchée, en 1650, Thomas Waring affirme que seuls quelques protestants réussirent à s'échapper et à gagner Dublin ou d'autres garnisons : guère plus d'un sur cinquante, d'après les survivants auprès desquels il dit s'être informé. Certes, les massacres en Ulster sont une réalité qu'on ne saurait nier (Katherine Simons, travaillant sous la direction du professeur A. Clarke, a démontré qu'Armagh, ville d'environ 7 000 habitants a perdu 15 % de sa population dans les

26. Durant la rébellion de 1798, les vols de vêtements sont encore nombreux.

27. 45 300 victimes ; c'est le fameux bilan de Temple.

28. *A declaration of the Commons assembled in the Parliament, concerning the rise and pro-gresse of the grand Rebellion in Ireland...*, London, R.G., 1678, 8 p.

29. *An account of the bloody massacre in Ireland...*, London, R.G., 1678, 8 p.

massacres³⁰), mais on ne peut suivre Waring dans sa thèse de l'anéantissement quasi total de la population anglo-écossaise de l'Ulster.

Dans une ambiance générale volontairement imprécise de génocide, les pamphlets nous permettent de dégager une typologie à la fois des exécutions et des supplices.

TYPOLOGIE DES SUPPLICES ET DES EXÉCUTIONS

MOYEN	MODALITÉS
Par l'épée	<ul style="list-style-type: none"> - décapitation (rare) - éviscération (très fréquente tant pour les hommes que pour les femmes) - membres coupés (surtout les ministres) + essorillement + nez coupé - embrochement par le fondement - castration au fouet
Par noyade	<ul style="list-style-type: none"> - poursuite dans une rivière ou plus fréquemment dans la mer, sous menace des piques ou des chiens - dans la glace - par-dessus un pont - dans des fondrières et des tourbières
Par les pierres	<ul style="list-style-type: none"> - lapidation - blocs de pierre sur la poitrine - tête écrasée - enterrement vivant
Par pendaison et strangulation	<ul style="list-style-type: none"> - pendaison « classique » - pendaison à des crocs - pendaison de la victime par les cheveux ou les mains
Par les animaux	<ul style="list-style-type: none"> - victimes livrées aux chiens et aux porcs, surtout les nourrissons, les enfants, les femmes - victimes attachées à la queue d'un cheval (ministres)

La grande « boucherie » nationale (le terme de « butchery » est récurrent), l'élimination se fait par l'épée, par noyade, par le feu, par pendaison et strangulation, par les « pierres », par le truchement d'animaux furieux. Pour dépêcher massivement dans l'autre monde, les rebelles utilisent surtout l'eau et le feu. Des groupes de prisonniers sont poussés dans une rivière ou plus fréquemment dans la mer, sous la menace de piques et de chiens, ou tout simplement ils sont jetés à l'eau à partir d'un pont. En 1644, Thomas Morley fait état dans le comté d'Armagh des voyages par-dessus pont, effectués pendant sept à huit semaines à Portadown. M. A. Clarke ne doute pas de la réalité de ces exécutions collectives, surtout dans les comtés d'Armagh et de Tyrone. Le feu est également un moyen d'anéantissement expéditif, et plusieurs pamphlets évoquent des Oradour-sur-Glane irlandais où des groupes sont brûlés vifs dans des maisons et des églises.

30. Katherine Simons, *The study of the depositions relating to county of Armagh*. Information aimablement communiquée par le professeur M.A. Clarke.

Aussi importantes qu'elles soient, ces exécutions collectives n'occupent qu'une place relativement secondaire dans les pamphlets, et les auteurs préfèrent décrire avec un luxe de détails horribles les exécutions individuelles précédées d'épouvantables tortures. Car, animés d'une haine diabolique, les rebelles exécutent rarement leurs victimes avec célérité, mais prennent un malin plaisir à les faire souffrir. L'atrocité des supplices dépasse l'entendement et les Irlandais ont recours à des tortures jusque-là inconnues.

Qui sont les bourreaux ? L'ensemble du peuple irlandais, à l'occasion animé par les prêtres et par les Espagnols³¹. Les pamphlets ne laissent pas entrevoir une responsabilité particulière de la soldatesque³², ce qui, sans être excusable, relèverait du climat général de l'époque et des horreurs de la guerre. La monstrosité irlandaise propulse au premier rang des exécuteurs auxquels on ne s'attendrait guère : les femmes, les enfants, les serviteurs. Véritables viragos, les Irlandaises se spécialisent dans la lapidation des Anglaises et de leurs enfants. Les enfants irlandais, « *their graceless children* », parcourent en bandes le pays et, munis de fouets, châtent les Anglais à la grande satisfaction de leurs parents, tandis que les serviteurs gaéliques s'acharnent sur leurs maîtres³³.

Quant aux victimes, ce sont les protestants et surtout les Anglais. Th. Waring est à ce sujet on ne peut plus explicite lorsqu'il expose les cruautés exercées « *upon the Protestants and Brittish ; most because Protestants, some because Brittsih, though Papists, All because Brittish* »³⁴. L'anéantissement de la race anglaise en Irlande a pour corollaire le massacre de tout ce qui est anglais, même les animaux « *all irrationall creatures of the English breed as catell sheep, swine, and even very cats and dogs* ». La langue est aussi irrémédiablement condamnée : « *Even the very language – écrit Henry Jones – must be forgotten, none being speake English, under penalty.* » Outre les Anglais, quelques Écossais figurent parmi les martyrs. La valorisation de certains supplices dont la victime est écossaise (en particulier l'Écossais obèse « dégraissé » afin de fabriquer des chandelles) doit neutraliser une éventuelle fraternisation celte (Irlandais-Écossais) pour stimuler la solidarité protestante des deux nations de Grande-Bretagne (Anglais-Écossais).

En leur double qualité d'Anglais (pour la plupart) et de protestants, les ministres concentrent, plus particulièrement sur leur tête, toute la haine irlandaise. Dévêtus, humiliés, fouettés, ils font l'objet des supplices les plus

31. Cf. le pamphlet intitulé *French and Spanish fleet arrived in Ireland for the assistance of the Rebels...*, London, J.Cr., 1642, 6 p.

32. D'après M. Perceval-Maxwell, dans certains cas, des officiers irlandais participèrent aux tueries ; tandis que dans d'autres, ils les firent cesser. « La situation suggère plus d'indiscipline que la colère paysanne, quoique les deux éléments fussent présents. »

33. Waring, *op. cit.*, p. 29.

34. Waring, *op. cit.*, p. 9 et 25.

atroces ; en compagnie de leurs femmes, ils sont souvent coupés en morceaux, tandis que les livres sacrés de la Réforme sont piétinés et brûlés.

Les ministres ne focalisent cependant pas toute la vindicte gaélique et papiste. En contradiction avec tout sentiment naturel, les rebelles s'en prennent au sexe faible et aux âges extrêmes de la vie : les centenaires et les enfants à la mamelle ne sont jamais épargnés, bien au contraire. Le centenaire et ses deux filles – vierges comme il se doit – parcourent nombre de pamphlets avant de finir noyé dans une fondrière. Sous les yeux de leurs parents, les enfants sont mis sur des charbons ardents, essorillés, coupés en morceaux, les yeux sont arrachés, des fers rougis sont enfoncés dans la gorge, les crânes éclatés³⁵. Toutes les horreurs du massacre des Innocents sont dépassées. Même la vie de l'enfant à naître n'est pas épargnée et rares sont les pamphlets qui ne mentionnent pas le calvaire d'une femme enceinte accouchant sous la torture ; même en tenant compte de la forte fécondité de l'époque et des chances élevées d'avortement sous le choc physique et émotionnel, on a l'impression à la lecture des pamphlets que la plupart des Anglaises d'Irlande étaient enceintes et presque à terme à la fin de l'année 1641. Tantôt la femme est pendue et percée de coups de piques à l'abdomen, tantôt elle est éventrée, l'enfant étant donné en pâture aux chiens ou aux porcs.

Tous les pamphlets tendent à prouver le sadisme des rebelles. « *Those monsters of nature* – note un auteur – *have not only sacked wherever they have come, but they have taken delight to torture the protestants without any bowels of compassion.* » Selon une méthode promise à un triste avenir, ils commencent par humilier leurs victimes en les dénudant. Par exemple, en 1645, en Munster, à l'époque du siège de Youghal durant quatre à cinq jours, les prisonniers sont attachés « *naked as ever they were born* », les mains liées, sans pouvoir chasser les mouches qui les tourmentent. Cette humiliation n'est pas épargnée à la pudeur féminine, et lorsque des femmes, veuves de préférence, cherchent à couvrir leur nudité de paille, les rebelles y mettent le feu. La cruauté imaginative la plus délirante préside dans les scènes où se conjuguent « *unherd of severity* et *unheard of torments* ». À l'instigation des prêtres catholiques, les bourreaux rivalisent de cruauté et de vantardises. Les blessés ne sont pas achevés. Tout est fait pour prolonger les tourments. La pendaïson « classique » étant trop expéditive, les suppliciés (surtout les femmes) sont pendus par les cheveux ou les mains et fouettés à mort. Des victimes sont enterrées vivantes, tandis que d'autres sont empalées par le fondement à la manière turque. Une véritable obsession des entrailles s'empare de tout un peuple de bourreaux. Aux femmes enceintes éventrées s'ajoutent les hommes dont les boyaux sont arrachés. Ce

35. Ces supplices d'enfants sont longuement décrits dans le sous-titre de *The rebels turkish tyranny*, London, W.R., 1641, 6 p.

supplice prend trois formes : extirpation des intestins par l'anus, éviscération et déroulement des boyaux, enfin comble de l'horreur, « dévidement » avec le concours d'un arbre : la victime dont le petit intestin a été attaché à un arbre est contrainte de vider ses entrailles en se déplaçant. Le comble de la cruauté est sans doute atteint avec l'histoire à succès de l'adolescent à la colonne brisée (que Waring multiplie à l'envi) : abandonné dans un pré et incapable de bouger, il survit en broutant l'herbe qui l'environne. Ses bourreaux l'ayant retrouvé en vie le changent de pâturage pour prolonger son calvaire.

Outre les supplices raffinés, les rebelles infligent à leurs victimes d'immenses tortures morales. Les bourreaux prennent un plaisir sadique à écouter les propos que les Anglais tiennent, en creusant leurs tombes. Des enfants sont contraints de noyer leurs vieux parents, tandis que des femmes doivent procéder à la pendaison de leur mari. À Navan, près de Dublin, des femmes se voient offrir le choix suivant, soit renoncer à leur religion et épouser un Irlandais, soit se prostituer à la soldatesque, soit être mises à mort.

Toutes ces horreurs se déroulent dans un climat de cruelle dérision (cas des femmes pendues avec les enfants... et leurs chiens). Les corps hérétiques sont déterrés des églises et, en raison du refus de sépultures, des chrétiens sont mangés par les chiens. Pire encore, sur l'ensemble plane un lourd climat morbide d'obsessions et d'érotisme : nudité des victimes, viol de vierges, acharnement des enfants châteurs, obsession de ces mêmes enfants qui abusent des femmes « *for many ways* » (écrit Th. Morley) « *as chaste ears would by no means ear* », attouchements immodestes des cadavres, postures obscènes données aux morts : ainsi à Sligo, à minuit, les protestants emprisonnés sont déshabillés et puis massacrés. Les corps nus des hommes sont déposés sur ceux des femmes « *in a most immodest posture* », que la population irlandaise contemple avec délectation. Cruauté et érotisme se mêlent donc dans les pamphlets en un amalgame qui n'a rien pour nous surprendre. « La cruauté humaine – écrit le romancier catholique Julien Green – est à peu près sans bornes, parce que c'est de ce côté-là, semble-t-il, que notre imagination est la plus forte quand le démon lâche la bride. Au-delà de l'érotisme, mais dans la même direction, il y a l'enfer de la cruauté. C'est pour cela que l'excès dans le domaine sexuel finit par provoquer l'effroi, le crime étant l'aboutissement naturel de l'érotisme. »³⁶

En filigrane des scènes de massacres, le lecteur découvre les Irlandais tels que les voient les Anglais de l'époque. Ce sont des démons « *hellhounds* », des bêtes fauves guidées par le diable « *lions, tigers, bears* », des êtres bestiaux à l'ascendance porcine « *brute beasts* » dont le pedigree est « *one mack swine* ». Ces gredins « *rogues* », ces « *Red Shankes* » sont pires que les Tartares, les Turcs et les Mahométans ; accusation lourde de sens à une époque où le

36. Julien Green, *Le bel aujourd'hui, journal 1955-1958*, Paris, Plon, 1958, p. 52.

péril ottoman est encore profondément ressenti. En fait, ce sont des païens, des cannibales portés naturellement à la violence qui refusent la civilisation incarnée par les Anglais. Ils sont versatiles, émotifs, foncièrement mauvais, insolents, sanguinaires, sans merci.

Un pamphlet daté de 1645, le *Mercurius-Hibernicus*, est d'ailleurs entièrement consacré à brosser le portrait de ces indigènes indignes du pays de cocagne fertile et généreux qu'ils habitent. Ces fils des Ténèbres, ces « *woodkarnes* » ont un genre de vie des plus barbares, particulièrement dans leur alimentation qui est prise à même le sol. « *When they come to their rendez-vous – écrit l'auteur du Mercurius-Hibernicus – some cowes they knock down, and the chiefs of the rebels have the best of the meate, the others take the liver, guts, intrailles (never washing them) and lay them on the coles to broile, for they eat them halfraw, for their choppes will be all bloody and finally bedawb'd with the greene ointment, which come out of the puddings, being foulely polluted. Some boyle the meat in the beasts skin with the hair on, driving stakes into the ground...* » Ces carnivores ne mangent guère de pain ; ils boivent du lait, leurs répugnants bouillons de viande ou leur eau-de-vie et terminent leur repas en prisant du tabac. Quand ils ont bien rempli leur panse, le barde et un harpiste commencent leur mélodie, en les incitant à suivre les pas de leurs pères dans les hauts faits militaires « *as ill rootes beare bad fruited* », tandis qu'un religieux achève l'œuvre en les persuadant que spolier, massacrer et brûler les protestants est une œuvre de miséricorde.

L'opinion anglaise déjà prévenue contre les Irlandais ne demandait qu'à croire les auteurs de pamphlets, et elle les a crus. Quelques rares esprits sensés osèrent cependant s'élever contre l'entreprise nationale d'intoxication, tel l'auteur anonyme de cette brochure originale, intitulée *No pamphlet but a detestation against all such pamphlets...*³⁷ par vanité et par appât du gain et pour un profit médiocre, les misérables pamphlétaires développent « *their forgeries and their foolish inventions* ». Il est certain – reconnaît l'auteur en 1642 – que les bandes de rebelles ne cessent de croître, qu'ils pillent les demeures protestantes, en emmenant en particulier le bétail, mais, pour ce qui est des massacres, il n'en connaît qu'un seul cas qu'il raconte simplement.

Indépendamment de l'absurdité de certains supplices (comme le jeune homme brisé broutant le pré) de nombreux indices plaident en faveur de cette thèse précoce des « documents » forgés de toutes pièces. L'auteur du *Mercurius-Hibernicus* s'est tout simplement inspiré sans vergogne de l'ouvrage de John Derrick, comme le prouve la simple comparaison de deux textes et son portrait de l'Irlandais sauvage de la grande Rébellion retarde de plus de soixante ans

37. ... *with a short breviary of some passages lately happening between a housekeeper and some of the rebels ; with the death of the gentleman of the house and the chief of the rebels, being a true copy of a letter sent to a merchant of the City of London, London, 1642.*

et en reste au stéréotype élisabéthain³⁸. Quant aux supplices, en dépit de leur variété, le manque d'imagination des auteurs est évident et ils n'hésitent pas à puiser dans des ouvrages antérieurs.

Quelle n'a pas été ma surprise de retrouver un supplice soi-disant typique de la Grande Rébellion dans le *Théâtre des cruantez des Hérétiques de notre temps* de R. Verstagan, publié à Anvers en 1587. Les bourreaux sont ici protestants et les martyrs catholiques. La planche intitulée « horribles cruantez des huguenots en France » gravée par les frères Weiricx représente le martyr des prêtres à Saint-Macaire en Gascogne : ventres ouverts et entrailles enroulées sur des bâtons...³⁹

Est-ce à dire que toutes les violences écrites dans les pamphlets sont dénuées de tout fondement ? Nullement. La « forgerie » prouvée pour certains supplices, l'in vraisemblance de quelques autres ne sauraient jeter le doute complet sur la totalité des pamphlets. Quelques pamphlets parmi les premiers (les copies de lettres surtout) ont un certain air d'authenticité ; mais il en a été des pamphlets comme des dépositions, avec une généralisation encore plus développée. Le professeur Clarke a bien montré qu'à l'origine d'un récit de violences, il y a souvent témoin oculaire, mais qu'avec les fuyards en direction de Dublin, la nouvelle s'amplifie et donne lieu à de multiples dépositions avec variantes. Ce phénomène-là nous le retrouvons avec les pamphlets, mais amplifié par les arrière-pensées politiques, avec le phénomène multiplicateur de l'impression.

*

* *

Au terme de cette analyse, nous sommes conscients des lacunes de cette étude. Le nonaccès aux fonds anglais n'a pas permis de dresser un inventaire exhaustif de la production pamphlétaire⁴⁰. Une étude sémantique des pamphlets les plus typés (par exemple un des milieux marchands dublinois, un des ministres de l'Église établie...), complétée par celle de « l'Histoire » de Temple ou de Borlase permettrait de quantifier les occurrences entrevues.

38. *The image of Ireland with a discoverie of Woodkarne*, by John Derricke, 1581 (edited by John Small), Edinburgh, Black, 1883, 144 p. Derrick se trouvait dans la suite de sir Henry Sydney et était l'ami de son fils Philippe. L'auteur du *Mercurius-Hibernicus* a en particulier utilisé les planches III et IV (le chef Mac Sweynes assis pour manger, puis le chef recevant la bénédiction du frère). Voir l'excellente étude de David S. Quinn, *The Elizabethans and the Irish*, Ithaca, Cornell University Press, 1966.

39. Par ailleurs, l'ouvrage de Vestegan a inspiré toute l'iconographie anti-espagnole de la « légende noire » du graveur Theodor de Bry de Francfort.

40. Les pamphlets conservés en Angleterre sont répertoriés à la National Library de Dublin.

Reste l'acquis, c'est-à-dire une littérature politiquement très engagée qu'on ne peut analyser qu'au second degré ; des textes magnifiquement outranciers qui témoignent de l'incompréhension des peuples et des fantasmes des auteurs. La verte Erin, « *this country plentifully stored* » (*Mercurius-Hibernicus*) devient un jardin des supplices, pire que la Chine d'Octave Mirbeau, le tout sur fond de guerre civile et de tensions internationales dont témoignent les nombreux pamphlets et contre-pamphlets publiés également aux Provinces-Unies, en France et en Italie.